

Les filles de Macbeth

... Gérard Joulé, Lausanne

Pour bien s'occuper de littérature, l'écrire, la lire, il faut avoir quitté le monde (Flaubert, Proust, etc.) ou n'y être jamais entré. Il faut une disponibilité entière, une attention, une oisiveté totales. Ainsi les sœurs Brontë vivant à l'écart de tout, dans une lande désolée, avaient pour seuls livres, distractions, compagnons la Bible et *Les mille et une nuits*. Un jour leur père leur amène un romanichel, et c'est la visite de l'ange, de Caïn, de Lucifer, c'est lord Byron réincarné.

Si le XVIII^e fut le siècle des salons, de la conversation polie et des débats philosophiques, le XIX^e fut celui des géants, des dieux et de l'incarnation romanesque. Verdi, Wagner, Hugo, Beethoven, Berlioz, Balzac, Dickens, Hardy, Tolstoï, Dostoïevski ont bâti un monde surhumain, peut-être un monde de crépuscule des dieux. Les sœurs Brontë appartiennent elles aussi à cette race héroïque de géants et de dieux.

Qu'est-ce qu'un grand roman ? C'est des grands sentiments et des personnages cernés au crayon gras et qui sont grands parce qu'ils éprouvent de grands et terribles sentiments et qui s'imposent à nous et nous entrent dans la tête et dans le cœur pour ne plus jamais en sortir. Tels sont les personnages décrits sur la lande d'Egdon par les sœurs Brontë, la première, Emily, la plus géniale, qui termine son roman sur un mot de refus et de rébellion luciférienne, et la seconde, Charlotte, sur une réconciliation. Là encore l'Enfer ne peut être plus proche ni plus éloigné du Ciel.

Elles étaient trois sœurs et un frère, qui vivaient tous les quatre avec leur père, pasteur dans un coin reculé du Yorkshire au début du XIX^e siècle, quand l'industrie n'avait pas encore commencé sa révolution et que la lande, elle, avait gardé sa sauvagerie primitive. En ce temps-là les hommes développaient des sentiments d'une force et d'une intensité dont on a aujourd'hui perdu la notion.

Au cœur du roman, l'âme

Il y a comme cela des tribus, des fratries : Blaise et Jacqueline Pascal, Isabelle et Arthur Rimbaud, Isabelle et Alain Fourrier, Maurice et Eugénie de Guérin, Renan et sa sœur Henriette, les frères Cowper-Powys, mais la plus célèbre de toutes fut peut-être celle des Brontë.

Il y a ces fratries et il y a le roman. Un roman, c'est une histoire faite pour passer le temps. Mais la première histoire, la plus intéressante de toutes, pour nous autres chrétiens, ne sont-ce pas les Évangiles qui nous la racontent, avec des bons et des méchants pour émouvoir le cœur humain et le faire trembler, car il ne vit que lorsqu'il tremble. Et pour le faire trembler, il faut respecter les règles du genre romanesque et ménager le suspense.

Sans histoire, sans roman, la vie est dénuée de sens, privée de sel, et la pâte ne peut lever. Mais pour qu'une histoire nous captive, il faut que soit mis en jeu ce que chaque être possède de plus précieux : son âme immortelle. Aussi la seule histoire vraiment intéressante est-elle celle du salut ou de la perte de cette âme. Or

c'est au fond là le sujet que traitent tous les grands romans, qu'ils s'inscrivent dans une tradition théologique catholique, comme ceux d'un Bernanos ou d'un Graham Greene, ou qu'ils appartiennent au courant puritain luciférien anglo-saxon, comme pour les Brontë.

Quand on ne croit plus à l'existence de l'âme et donc à celle de Dieu, il n'y a plus de drames possibles. Généralement, le drame chez les grands romanciers du XIX^e siècle se fonde sur le péché, que l'auteur le conçoive ou non en termes de théologie. Notre salut est un drame qui se joue avec le Démon, qui n'est pas simplement le mal abstrait, général, qu'un théologien pourrait localiser sur la carte de la psyché humaine, mais une intelligence maligne agissant de sa pleine souveraineté et qui se fiche de notre psychologie.

La pureté du Mal

Lorsque nous étions enfants, nous avions de longues vacances et de longs loisirs. La télévision n'existait pas ni les jeux vidéo ni même le sport. Nous n'en avions pas besoin. Mais la campagne s'ouvrait à nous, une campagne presque inchangée depuis les temps d'Homère et que troublait à peine au milieu du chant des cigales le ronflement lointain d'un moteur de voiture. Chaque jour de vacances était un jour de lecture et nous dévorions un roman avec l'appétit vorace de l'ogre du Petit Poucet à qui il fallait pour chacun de ses repas la chair rose d'un petit enfant. Notre appétit est resté intact même si au cours de nos mastigations nous avons perdu quelques dents. J'ai lu *Les Hauts de Hurlevent* à quinze ans. Les habitants de ce haut lieu, l'un

des plus sombres de la littérature anglaise, qu'ils sont demeurés vivants en moi ! Heathcliff, le forcené, les domine de très haut. Mais à ses côtés, éclairée d'un noir éclat, j'aperçois l'amère et indomptable jeune fille qui l'a conçu et qui ne pouvait pas ne pas porter en elle ce feu infernal qui dévore tous les habitants de *Wuthering Heights*, puisqu'elle vécut sa courte vie - elle mourut de phthisie à vingt ans - dans ce presbytère du Yorkshire dont les fenêtres ouvraient sur le cimetière. Et par-delà les tombes s'étendait la lande elle-même ou sa parente, où les sorcières avaient autrefois convoqué Macbeth et où Emily allait errer sans fin, suivie de ses chiennes, dès qu'elle pouvait se dérober aux soins du ménage, tandis qu'à l'auberge s'enivrait tristement Branwell, le frère débauché, la brebis galeuse de la famille.

Pourquoi donc ce monde de Haworth est-il si frénétique et si sombre ? On entrevoit tout ce qui a pu nourrir très tôt chez ses habitants cette imagination romanesque du Mal. Le sang celtique qui arrosait leurs veines, le libre accès à une bibliothèque où Shakespeare, Bunyan,

Le presbytère d'Haworth au temps des Brontë



Milton, Scott, Byron et *Les Mille et une nuits* côtoyaient la Bible et les livres de dévotion, une religion marquée par le calvinisme et qui dénonçait le Malin comme l'erreur de chaque instant, jamais vaincu, l'acharnement d'un frère à se détruire, les faits divers anciens et légendaires d'une région restée étrangement farouche et isolée, développèrent chez ces enfants, et notamment chez Emily, une pureté du Mal et une vérité de l'enfance opposées aux raisons dérisoires et aux lâchetés hypocrites des adultes, comme il y a une pureté et comme une nécessité du Mal face aux interdits du Bien et nourris par eux. Emily n'a-t-elle pas créé Heathcliff le forcené à l'image d'un maître pour qui elle eût tremblé d'amour.

Non que le mal ne reste aux yeux d'Emily le Mal ; non qu'il ne porte en lui le germe de son expiation, non que dans ses personnages elle n'en soit bien davantage la captive et la victime que la complice et l'instrument. Mais peu importe qui l'impose ou qui le souffre, elle le vit en tous cas avec une impatience avide comme pour l'épuiser dans la mort vers laquelle elle court.

Les personnages d'Emily sortent de ses visions à moitié vraies et ils participent de ce refus virginal, angélique, luciférien donc, d'accepter la vie réelle et quotidienne. Ils sont littéralement issus du mariage du Ciel et de l'Enfer. Le mal a chez eux quelque chose d'innocent et de droit comme la tige d'un lys. Ils pourraient reprendre à leur compte cette parole de Thérèse d'Avila : « L'amour est dur et inflexible comme l'enfer. » A ce compte là, oui, on peut dire que Dieu est Amour. C'est pourquoi la pitié n'intervient nullement dans la tragédie frénétique de ces destinées. Ce qui éclate au contraire, c'est la notion d'irresponsabilité, de prédestination et d'innocence dans le Mal. De même que le Ciel et l'Enfer se marient dans le poème de Blake, l'innocence et

la culpabilité se rejoignent dans le roman d'Emily Brontë dans l'absence de responsabilité. On est là bien entendu aux antipodes de l'esprit moderne, qui est lui aussi sans doute satanique mais d'une toute autre manière !

Des nuits tendues

Où voyez-vous que ces jeunes vierges n'aient jamais souri une seule fois en écrivant leurs romans, souri de la joie d'exister et de produire ? Imaginez ce que pouvaient être à cette époque les longues nuits d'automne et d'hiver au presbytère de Haworth, lorsque les trois sœurs avaient fini leurs travaux de couture et s'installaient au salon. Leur père se couchait tôt. Elles travaillent à son insu et chacune accomplissait la tâche qu'elle s'était fixée, mais dans quelle inquiétude et quelle tension d'esprit !

Branwell couchait dans la même chambre que son père, et tous les soirs il menaçait de le tuer. Quel sens prenait alors pour les jeunes filles le moindre bruit insolite dans la maison, les pas qu'elles entendaient au-dessus de leurs têtes ? Et quels regards devaient-elles échanger lorsque la voix furieuse de leur frère résonnait dans le silence ! Le vent, à Haworth, souffle avec une violence extrême. La nuit, il vous force à écouter le bruit étrange de son cri lugubre où l'on croit reconnaître des appels désespérés de voix humaines. Contre la mélancolie et peut-être la terreur qui vous assiege alors, il n'est pas de remède efficace, si ce n'est un total abandon à la volonté du Très-Haut, du Très-Loin et du Tout-Puissant.

On trouvera de l'autre côté de la Manche chez notre Barbey d'Aurevilly un cadre, un climat et une thématique très voisines de celles des Brontë, mais tout cela dans l'étau de fer des dogmes et des disciplines catholiques.

Nées dans un univers strictement et rigoureusement catholique et romain, ces jeunes vierges eussent peut-être écrit des histoires assez semblables à celles de Pierre Jean Jouve, où l'on voit des jeunes femmes, au sortir des bras d'un amant, se rendre à l'église pour y regarder souffrir sur de vieux retables des martyrs, avant de tuer leur amant et d'épouser le Christ, les voluptés de la chair et les tourments des damnés toujours présents aux yeux. Mais ces plaisirs du paradis là, nés de la volupté, n'étaient pas faits pour les âmes rudes et guerrières des filles Brontë.

Emily et Charlotte avaient, sur la lande battue des vents, rendez-vous non pas avec des amants, mais avec des voyants, avec les esprits indomptables des morts et des âmes telles qu'en eurent Caïn, Lara ou le Lucifer de Milton.

Jane Eyre

Je rappellerai à grands traits, pour dire qu'elle s'oppose à celle de *Wuthering Heights* comme une tragédie de Corneille s'oppose à une tragédie de Racine, l'histoire de *Jane Eyre*, qui est celle d'une créature solitaire et pauvre en lutte contre l'adversité et contre les impitoyables puissances de l'orgueil et de l'argent. Elle s'éprend, malgré sa position subalterne, d'un homme - figure non moins miltonienne que celle de Heathcliff - qui découvre sa force d'âme et s'intéresse à elle. Un obstacle imprévu les sépare ; elle fuit alors son amour, par pudeur et par fierté. Cette histoire, c'est celle de Charlotte, sauf que son Rochester à elle, ne l'ayant pas rencontré dans la vie réelle, elle dut l'inventer. L'homme qu'elle appelle son maître et qu'elle voit se débattre comme un autre Prométhée enchaîné, Jane souhaite d'abord adoucir sa peine. Ses yeux ne peuvent se détacher de la face mâle

et basanée qui la captive, et elle se met à l'aimer pour le guérir d'un mal qu'elle ignore. Mais craignant d'être mise au rang de ses anciennes maîtresses si elle lui cède, elle prend la fuite. Elle pressent que ses scrupules la rendront plus attirante que les complaisances qu'elle aurait pu avoir, et que le mâle qui la poursuit ne retrouverait plus en elle, une fois satisfait, la femme qu'il jugeait unique. Au contraire, si elle échappe à son désir sensuel, Rochester lui demeurera lié par l'âme, c'est-à-dire à jamais. Se sauver n'interdit d'ailleurs pas de revenir, pour peu que la Providence, qui en l'occurrence est un peu femme, s'en mêle. C'est ce qui arrivera.

Alors que *Les Hauts de Hurlevent* obéissaient aux lois strictes de la tragédie, dans *Jane Eyre* la vertu trouve sa récompense finale sous les traits d'un époux qu'elle aura préalablement délivré et guéri de son tourment. Et le lecteur est forcé de supposer qu'ils vécurent heureux et eurent quelques enfants.

A la même époque, en Nouvelle Angleterre, une autre vierge, Emily Dickinson, adressait des poèmes au Dieu d'Emily Brontë, au maître dur et sévère des Evangiles, au Dieu jaloux, au Dieu vivant, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Pascal, et non à celui des philosophes et des théologiens, à ce Dieu qui est à la fois personnage de roman et romancier lui-même.

Un roman, c'est une histoire, une grande histoire et des personnages. Où il n'y a pas d'histoire, où il n'y a pas de lutte entre le bien et le mal, il n'y a rien. C'est pourquoi la littérature et le monde moderne sont tellement ennuyeux.

G. J.